

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

*P. 7/3. pte*

LES

# SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il les ait  
oubliées. "

CHARLES NODIER.

---

**5. et 6. Livraisons,  
MAI et JUIN.**

---

SOMMAIRE

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE, ... *Philcas de* BOUCHERVILLE.

*Paris*  
*Ed. de la*

QUEBEC  
BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,  
7, Rue Buade, Haute-Ville.

1865.

## XVIII

### LA VENGEANCE.

On allait ainsi, faisant le moindre bruit possible, lorsqu'au point du jour un coup de fusil tiré par un éclaireur donna le signal de l'attaque. Toute la troupe alors se précipita à la course en avant. Le campement des sauvages était surpris, presque tous étaient couchés encore au moment où le coup de fusil avait été tiré et c'est au milieu du désordre de ce réveil subit, au bruit causé par les cris de guerre des hommes, par les cris de détresse des femmes et des enfants, par les aboiements de centaines de chiens, que tomba, sur les malheureux sauvages, la première décharge de toutes les armes de l'avant-garde des mineurs.

On peut imaginer l'effet qu'eurent, sur ce rassemblement d'êtres humains des deux sexes et de tous les âges, les décharges successives d'armes à feu faites par les assaillants. Les sauvages n'essayèrent point de résistance : à peine quelques flèches furent lancées de loin ; car tous se mirent à fuir, à travers les sentiers si bien connus de ces infortunés enfants des bois.

Il semble que là devait se terminer la vengeance. Malheureusement les passions humaines, une fois soulevées, obéissent peu aux dictées de la conscience et de la raison. Le plus grand nombre, à l'honneur de l'humanité, disaient, en voyant fuir les femmes et les enfants :—C'est assez !—Mais quelques uns se mirent à traquer les malheureux restes de la bourgade sauvage, tirant comme à la cible sur ces victimes sans défense, sur des pères qui entraînaient par la main leur faible progéniture, sur des mères qui emportaient dans leurs bras des enfants à la mamelle.

Une femme sauvage s'était cachée dans la crevasse d'un rocher, sur le bord d'un précipice, elle couvrait de son corps son enfant âgé d'environ sept ans : un américain l'aperçoit et lui détache un coup de sa carabine ; la malheureuse pousse un cri et s'affaisse : son agresseur se rapproche en rechargeant son arme, et bientôt un second coup fait rouler la malheureuse dans le ravin. S'avançant alors vers l'enfant qui criait avec larmes, en langue espagnole : —“ Ma mère est tombée en bas ! ” —l'inexorable ennemi des peaux rouges lui tire un coup de pistolet, en lui disant dans la même langue qu'il parlait bien : —Toi aussi, tu vas aller en bas !—Heureusement, ce coup ne porta pas et les mineurs, arrivant au bruit des détonations, purent sauver le pauvre petit en criant à l'auteur de cette action révoltante qui

s'apprêtait à achever l'œuvre commencée:—Grâce ! Grâce !

On alla chercher l'enfant et comme il parlait bien l'espagnol et que plusieurs dans la troupe entendaient cette langue, on se mit à le questionner ; mais le petit sauvage ne voulut jamais répondre aux questions qu'on lui faisait ; il demandait qu'on lui rendit sa mère et il se démenait dans les bras de ceux qui le retenaient, pour aller vers elle. On fut obligé de lui rendre la liberté. De suite il se mit à faire le tour du rocher, pour descendre dans le ravin où était tombé la malheureuse femme.

Quelques instants après, pendant qu'on se reposait de cette terrible scène, un américain crut voir poindre dans un buisson voisin la tête d'un sauvage :... il ajuste sa carabine et tire. On alla visiter le buisson et on y trouva le cadavre du pauvre enfant que la balle avait atteint en pleine poitrine.

Ainsi commençait à disparaître, sous le feu meurtrier des carabines américaines, les tribus des bords du Pacifique que la race espagnole, contre laquelle on a tant écrit, avait laissées en paix ! Triste scène que celle du massacre de nos compatriotes ; mais triste scène encore plus que celle de la vengeance qui en fut tirée !

On ne put rien découvrir des restes des malheureux Fortier, Laviolette et Rochon : des ossements calcinés

trouvés dans des cendres ont fait croire que les sauvages avaient brûlé leurs cadavres.

On compta les victimes faites parmi les sauvages et on en trouva vingt cinq sur place ; d'autres ont du aller mourir ailleurs de blessures reçues.

A quelques jours de là, des prospecteurs rapportèrent que jamais, dans ce voisinage, on n'avait vu autant de loups, de cayottes et d'oiseaux voraces.

C'était, après la lutte des hommes, la fête des bêtes carnassières et des oiseaux de proie !

---

## XIX

### RETOUR DES MINES DE LA VALLÉE DE JONES A SAN FRANCISCO.

C'était au commencement du mois d'août; la chaleur, dans cette saison de l'année, au centre du pays, était des plus ardentes; les mineurs, en général, n'accordaient au labeur que quelques heures dans la journée.

Au lever du soleil, le mineur prenait sous son bras les instruments nécessaires à son travail et partait pour le placer. A neuf ou dix heures, il cherchait le repos et l'ombre à l'abri d'un rocher, pour recommencer à trois heures de l'après midi et finir la journée à l'arrivée de la nuit.

J'avais essayé, moi-même, avec un associé, ce dur travail de miner sur les bords de la rivière; mais à peine avais-je soulevé quelques cailloux et extraits quelques seaux de terre aurifère que mon brave associé avait pu juger de ma capacité comme mineur. Ce cher ami était tout étonné de mon courage, mais bien désappointé de l'inutilité de mes efforts.

—Ah ! Docteur, me disait-il, je préférerais de beaucoup vous voir au Canada, une lancette à la main, au lieu de cette bêche que vous avez peine à tenir. Une demi-heure de ce travail suffit pour vous mettre hors d'haleine.

Croyez-moi, cessez tout-à-fait de songer à faire fortune par le moyen des mines, retournez à la tente, et attendez que nous ayons besoin de votre science pour vous rendre utile. Quant à moi, vous comprenez que je ne puis faire l'ouvrage de deux, je vais m'associer un autre mineur et je partagerai ma part avec vous, ce qui sera au moins suffisant pour notre existence.

Homme généreux et cœur loyal, cet ami voulait partager son travail avec moi ; nous étions partis ensemble, il ne voulait pas m'abandonner.

Il avait raison, je ne pouvais plus travailler : déjà, j'étais épuisé par la chaleur intense et par la fatigue, je ne m'obstinai pas à vouloir lutter en pure perte. Je retournai à la tente ; j'allai méditer sur la folie que j'avais faite, et sur les moyens de remédier aux conséquences ; car je ne voulais pas profiter ou plutôt abuser indignement de la générosité de mon ami. Il avait laissé au Canada une femme et une nombreuse famille, dont il s'était séparé le cœur gros de regret mais avec courage, dans l'espoir de faire quelque chose pour ses enfants.

Une séparation était indispensable. Cette idée me faisait d'autant plus de mal que nous nous étions



promis, en quittant notre Patrie, une protection mu' elle, dans l'adversité comme dans le bonheur.

La pensée de retourner à San Francisco seul, sans aucun but décidé, ne me souriait qu'à demi : ma fortune, au reste, consistait en douze piastres, à toutes fins.

Il me restait, outre un pistolet que mon Père m'avait donné à mon départ du Canada et que je portais toujours sur moi, un joli fusil de chasse que m'avait remis mon aimable cousin le Dr. Charles de Boucherville ; je fus obligé de vendre ce fusil qui me donna en valeur une somme de seize piastres.

Un américain avait eu là bonté de venir, d'un camp voisin, pour chercher le remède à une dent qui le faisait beaucoup souffrir : ce remède que tout le monde connaît plus ou moins bien, le *davier*, me procura une somme additionnelle d'un once de poudre d'or : une fois ces moyens médiocres réunis je pouvais revenir à San Francisco.

Une bonne occasion se présentait ; car un des négociants de l'endroit allait chercher à la ville de nouvelles provisions. Disant donc adieu à mes généreux compagnons des mines, je partis ayant pour guide et camarade de route *Le grand Jones*, le vétéran de l'endroit.

Plus favorisé cette fois, je devais faire la route en wagon, abrité du soleil par une large toile qui recou-

vrait la voiture. Nous devions arriver à Stockton après quatre jours de marche : le conducteur s'était engagé à me nourrir durant le trajet ; pour prix de ce passage, je devais lui compter une somme de trente piastres.

Aujourd'hui même, je ne puis oublier le départ du camp de mes amis, qui, par leurs soins empressés, leur sollicitude et leurs touchantes prévenances, m'ont rappelé à la vie, lorsque tant de malheureux mineurs malades comme moi étaient abandonnés à leur triste sort par leurs amis et compatriotes. Je ne puis oublier les incidents de ce second voyage, à travers des plaines, où, un mois auparavant, nous avons marché pendant huit jours, accablés par la fatigue, la soif et brûlant sous un ciel de plomb. En allant revoir San-Francisco, il me semblait que j'allais revoir notre belle ville de Montréal.

Il était près de six heures du matin, nous venions de descendre la montagne qui nous séparait de mes compagnons et nous parcourions les défilés qui servent de degrés à ces hauteurs énormes, lorsque, jettant nos regards sur une touffe d'arbres qui donnait ombrage à des animaux sauvages, je crus reconnaître de loin, un troupeau d'antilopes et de chevreuils.

A cette vue, je sentis battre mon cœur et renaître mes goûts de chasse ; je saisis le fusil du guide, et j'allais préparer mon arme, lorsque, tout-à-coup, je

vis disparaître dans la plaine ces beaux animaux du désert.

A cinq heures du soir, nous nous arrêtions sous de magnifiques arbres, au pied desquels coule la rivière Tuolomné. Moins rapide et plus profonde que la Mercedès, la Tuolomné prend sa source sur les montagnes, elle coule une eau limpide et transparente qui va se mêler aux eaux du Pueblo et, de là, se décharge à la mer, par la baie de San-Francisco.

Le conducteur du wagon, par un *hasard providentiel* pour son pauvre passager, venait de me déclarer, avec une grimace des plus originales, qu'il souffrait horriblement d'une dent malade et de douleurs atroces causées par le rhumatisme. Il avait, à la hâte, expédié ses bœufs dans la prairie, et il m'était en grâce de le soulager ; il était au désespoir. Je portais toujours avec moi quelques remèdes et mes instruments. Son affaire fut bientôt faite, en un instant, il avait dans la main l'objet affreux qui lui avait presque enlevé la raison. Une heure après, le brave homme ronflait d'un sommeil profond, produit par l'effet d'un léger narcotique.

En Californie à cette époque les services médicaux se payaient fort cher ; cet homme venait d'être soulagé, il avait reposé et dormi profondément d'un sommeil de deux heures, au sortir duquel, il m'annonça que le prix de mon passage se trouvait acquitté. Je me dis à moi-même :—A quelque chose le mal de

dent est bon, puisqu'il me fait conserver le peu d'or que j'emporte à San-Francisco !!!

Il n'y avait encore, en cet endroit, aucune trace d'habitation : des jones épais bordaient la rivière et en arrière courait une lisière de grands bois. Nous y avons dressé notre tente, pour y prendre nos repas et nous mettre à l'abri des injures de l'air, ou plutôt de la rosée de la nuit.

A cinq heures, le lendemain matin, nous étions debout ; après la prière, nous prenions la route du désert qui sépare la Tuolomné de la St. Stanislas. Continuellement occupés à monter et à descendre cette terre aride et par mamelons qui précède les plaines, nous apercevions, de temps à autres, de nombreux troupeaux d'antilopes, qui, s'arrêtant un instant pour nous examiner, prenaient leur course ensuite et disparaissaient comme le vent, sans nous donner le temps d'en approcher à portée de fusil.

Il nous arrivait, quelquefois, après avoir parcouru une terre aride et brûlée par le soleil, de descendre au beau milieu d'un vallon recouvert d'une verdure épaisse et riche, au milieu de laquelle, nous surprinions les cerfs, les chevreuils et les élans couchés auprès d'une source d'eau claire qui servait à les abreuver, et à entretenir cette fraîcheur si douce et si utile à ces animaux comme au pauvre voyageur.

A notre approche, ces animaux sauvages au

panache magnifique fuyaient devant nous, pour revenir après notre départ chercher leur nourriture et s'abreuver de nouveau d'eau fraîche.

Un soir, après avoir marché, sous un soleil excessivement ardent, pendant toute la journée, nous arrivions au détour d'une rivière que le guide me dit être la St. Stanislas, il était huit heures ; sous les beaux arbres qui bordaient le rivage, nous nous hâtions d'élever notre tente pour y prendre le repas et y passer la nuit.

La lune était déjà haute au ciel et tout le firmament était parsemé d'étoiles brillantes, nul bruit aux alentours, pas même le mouvement d'une feuille dans les arbres, la nature était calme, l'eau bouillait tranquillement audessus d'un petit feu que nous avions allumé et nous allions prendre notre tasse de café, lorsque, tout-à-coup, nous vîmes venir à nous, du côté de la rivière et donnant des signes d'une terrible épouvante, trois hommes nus. L'idée que ce pouvait être des sauvages me fit mettre aussitôt la main sur mon pistolet et le guide s'appêtait à ajuster son fusil, lorsque nous reconnûmes que c'étaient trois noirs. Ils sortaient d'un bain et fuyaient un serpent énorme.

En quelques bonds ces pauvres malheureux étaient arrivés à nous, attirés par la lueur de notre brasier. Le serpent s'était arrêté à la

vue de ce feu ardent et, roulant son corps en spirale, il atteignit le tronc d'un arbre, autour duquel il s'enlaça, pour laisser pendre de côté et d'autres, sa tête hideuse et menaçante.

Sans perdre un instant, armant son fusil chargé de chevrotines, le guide approcha de l'arbre et ajustant solidement son arme à l'épaule il visa le monstre.

Un sifflement horrible suivit la détonation de l'arme à feu : le coup avait porté dans les flancs du serpent dont le sang jaillissait de tout côté. Etourdi et se frappant la tête contre l'arbre, il commençait à se dérouler, lorsqu'un second coup de feu le fit tomber sans mouvement.

Pour la première fois, je venais de faire la connaissance avec ces énormes reptiles du pays, et la frayeur que j'en eus me fit comprendre que le sang froid est bien nécessaire en voyage.

Ces trois noirs, que le guide venait de délivrer d'un ennemi aussi dangereux, n'eurent pas plutôt vu le serpent au pied de l'arbre qu'ils commencèrent à en mutiler le cadavre. Le guide, à qui était venu l'idée de conserver la peau de ce monstre, allait chercher noise aux nègres, lorsque nous vîmes arriver à nous un homme à cheval et armé de pied en cap.

A cette apparition subite, les trois nègres s'étaient jetés audevant du cheval et, s'emparant de la bride et des armes que leur remettait le cavalier, ils lui annonçaient le danger qu'ils venaient de courir.

Cet homme était un ex-gouverneur de la Caroline du Sud, il voyageait en amateur et pour le plaisir des aventures, il était accompagné de trois domestiques, et c'étaient ces trois nègres, lesquels, en attendant le retour du maître, s'étaient amusés à prendre un bain dans la rivière.

Ces trois noirs étaient des esclaves : ils préféraient cette condition, par amour et par dévouement pour cet homme et parce qu'aussi ils se trouvaient heureux ; ils préféraient donc leur esclavage à la liberté qui leur était pour ainsi dire virtuellement rendue, en mettant le pied sur la terre de la Californie.

En arrière de la selle était solidement attachée une jeune antilope que l'ex-gouverneur avait tuée peu d'heures auparavant, dans son excursion de chasse ; les esclaves s'en emparèrent pour la dépecer et la faire rôtir.

Nous eûmes bientôt fait connaissance avec ce gentilhomme, dont la douceur de caractère, les manières affables, polies et la haute éducation attachaient de suite. Il nous invita à prendre part à son repas qui fut délicieux.

Quelques cigares de La Havane nous servirent de dessert. Nous aspirions avec délices l'arôme de ce tabac excellent, tout en nous livrant aux douceurs d'un repos bienfaisant, lorsqu'un bruit étrange vint tout-à-coup frapper nos oreilles.

C'était un incendie, un de ces terribles incendies qui arrivent au milieu des prairies, lorsque l'herbe

brûlée longtemps par le soleil est devenue sèche et facile à s'enflammer. Le feu en gerbes de lumières s'avancait devant nous dans la plaine, dévorant les plantes qui couvraient le sol et laissant derrière lui une traînée de fumée.

Ce spectacle était beau et grandiose : situés où nous étions nous pouvions le contempler sans danger. L'élément venait de passer en peu de temps sur un espace immense de terrain : avant de nous livrer au sommeil, nous déplorions l'imprudence des chasseurs des prairies qui sont la cause de ces incendies, lesquels souvent mettent en grand danger les voyageurs qui parcourent ces plaines.

Le lendemain, au lever du soleil, le guide avait déjà rassemblé ses bœufs, notre déjeuner était pris et nous partions pour arriver le soir même à Stockton, après avoir pris congé de notre aimable gouverneur.

Le planteur carolinien devait prendre une autre route que la nôtre et se diriger vers les Montagnes-de-roches, le terme de son voyage devant être au Lac Salé.

De notre dernier campement à Stockton, il y avait près de vingt cinq milles, que nous devons franchir sans relai et sur une route frayée et fort fréquentée alors.



D'espace en espace, des mexicains et des américains y avaient dressé leurs tentes, transformées en autant de petites auberges à l'usage des voyageurs.

A l'entrée de ces tentes, des milliers de bouteilles vides, cordées à trois et quatre pieds de hauteur, offraient un coup d'œil des plus nouveaux mais très significatif. C'était un moyen facile de constater la grande consommation de vins français et d'eau-de-vie que faisaient les habitants de ces hôtelleries improvisées.

Enfin, après une longue journée d'une chaleur accablante, notre wagon s'arrêtait, à dix heures du soir, auprès d'une boutique de forgeron dont le propriétaire était bien connu de mon conducteur.

Cette boutique, tenue par un américain, se trouvait être la première habitation de la ville de Stockton, en arrivant de la route des mines. Le forgeron tenait table ouverte dans ce réduit, au fond duquel était suspendu son hamac : comme nous n'avions pris aucune nourriture depuis le matin, nous acceptâmes, sans scrupule, la politesse d'un bon et excellent petit souper, après lequel, le sommeil me fit oublier les fatigues de la vie.

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre qu'à la suite du voyage et d'une nuit passée dans ce gîte enfumé, la peau de mon visage avait perdu un peu de sa couleur ; mais le soleil n'avait pas encore dardé ses premiers rayons sur la ville que j'étais installé sur

les bords de la rivière, dont l'eau bienfaisante me remit à ma couleur normale.

Je devais prendre le bateau-à-vapeur, qui allait quitter, dans l'après-midi, le quai de Stockton, pour San Francisco. Le prix du passage, à ce dernier port, était de vingt cinq dollars, et je n'en possédais que trente cinq ; il n'était pas agréable d'arriver dans une ville comme San Francisco, avec une aussi petite fortune.

Je me promenais, seul rêveur dans une de ces rues fréquentées par les joueurs, où le son de l'or jeté sur les tables de jeu arrivait aux oreilles des passants et les invitait aux dangereux hazards, lorsque je fus accosté par un jeune homme dont l'habit dénotait un employé d'auberge.

—“ Monsieur, me dit-il en anglais, parlez-vous l'anglais et le français ? ”—Oui, lui dis-je.—“ L'allemand ? ”—Non, monsieur.

—“ N'importe ! Consentiriez-vous à me remplacer, dans un emploi de \$300 par mois ; il s'agit d'une place de garçon de comptoir et de salle de billard ? Avez-vous pratiqué déjà ces *professions* ? Je quitte l'établissement moi-même et je m'associe dans une excursion qui doit partir pour le Guatemala. Ce genre de vie ne me va point ; j'étais avocat, en Angleterre, et vous voyez que le rôle est bien changé. ”

J'allais lui répondre et me faire accepter pour un

mois, lorsque le tintement d'une cloche me fit revenir au but de mon voyage : cette cloche était celle du vapeur qui allait partir pour San-Francisco ; je voulais revoir cette ville, où j'avais des lettres du pays, les premières depuis mon arrivée, et, sans plus hésiter, je pris congé du jeune avocat, pour me rendre à bord du bateau à vapeur.

Quatre heures sonnaient aux horloges, et le sifflet du bateau (*Le Jenny Lind*) nous annonçait le départ. Deux à trois cents passagers encombraient les ponts ; ils retournaient presque tous à leurs pays, quelques uns contents de leur gain, les autres désespérant de la fortune. Je tremblais à l'idée de passer une nuit à bord, au milieu de tant de gens tous armés de couteaux, de revolvers, de poignards et dont plusieurs étaient ivres ! Pour surcroît de sûreté, vers le soir, le capitaine, ayant aperçu au milieu de la Baie-de-Pueblo un vapeur de l'opposition, ordonna de forcer de vapeur laquelle menaçait à chaque instant de nous disperser dans l'espace.

Nous eûmes bientôt rejoint ce bateau et, alors, s'engagea entre les deux vapeurs une lutte terrible de vitesse. Les tuyaux rougis lançaient dans les airs une fumée noire et épaisse, les machines avaient redoublé de rapidité, les équipages s'insultaient de la manière la plus grossière, et les cris des passagers ivres animaient l'ardeur de ces forcenés.

Cette lutte insensée durait depuis près d'une heure ; il était évident qu'on allait avoir à enregistrer un de ces malheurs si fréquents aux Etats-Unis... Effectivement une effroyable explosion vint arrêter dans sa course le vapeur *Wheeler*.

Un cri immense, échappé de la foule des malheureux qui venaient d'être atteints, succéda au terrible accident. En dehors des morts, dont personne probablement n'a jamais pris la peine des'enquérir, beaucoup de passagers avaient été lancés ou s'étaient précipités à l'eau : notre capitaine n'en aurait pas moins continué sa route, s'il n'eût été forcé, par les passagers restés en possession de leur raison, de faire halte pour aller au secours des victimes de cette catastrophe. La Providence avait voulu nous préserver nous-même et nous pûmes sauver un grand nombre de malheureux, certains autrement de périr. Nous arrivions, quelques minutes après, à la petite ville de Bénicia, où la triste nouvelle fut bientôt répandue parmi la population.

Le *Jenny Lind* venait de remporter une bien pénible victoire ; son capitaine, lui, avait l'air tout glorieux, entouré qu'il était des hommages de ses affreux amis ; car dire le degré d'abrutissement auquel est descendu une partie de ces populations serait dire quelque chose d'incroyable pour des peuples restés chrétiens.

: J'étais triste, rempli d'inquiétude, et bouleversé à l'idée qu'on exposait tant de vies, et qu'à tout instant je pouvais être lancé dans l'éternité. La nuit était froide, le vent soufflait bien fort et notre bateau soulevait sur les vagues énormes comme un léger copeau. J'étais enveloppé, suivant l'usage, dans ma large couverture de laine bleue ; blotti près du gouvernail, j'implorais *l'Etoile de la mer* d'éloigner de moi les dangers.

Enfin nous arrivâmes ! Nous venions de distinguer, au milieu d'une épaisse brume, le gros rocher qui se trouve à quelques centaines de pieds du grand quai, dans la baie de San Francisco : notre bateau avait atteint de grand matin la rade.

---

## XX

### DE RETOUR A SAN FRANCISCO.

J'étais donc de retour dans la capitale californienne, après un mois d'absence aux mines du Sud ; je me trouvais absolument seul, étranger, ayant à peine de quoi m'acheter à manger pendant quelques jours ; mais j'étais tout courage et décidé à me tirer d'affaire. Aussi, plein de confiance en la Providence, je dirigeai mes pas vers la demeure du très vénéré curé de l'Eglise catholique, connaissant bien toute la sollicitude que témoignait envers tous ceux qui s'adressaient à lui ce brave et charitable Prêtre canadien.

Comme je fus heureux de rencontrer notre bien aimé compatriote et missionnaire, M. l'abbé Brouillet ! Il s'empressa de m'offrir sa protection et de deviser avec moi de l'avenir incertain qui m'était réservé dans ce pays lointain.

M. Brouillet me remit aussi plusieurs lettres de ma famille : la lecture de ces lettres me fit verser des larmes, en songeant que, peut-être, je ne reverrais plus mon bon vieux père et ma bonne mère qui avait tant pleuré sur mon départ. . . .

Une activité extraordinaire régnait alors dans toute la ville de San Francisco ; les travaux publics qu'on venait d'entreprendre offraient à tous les nouveaux arrivants capables des labeurs manuels des moyens de gagner leur vie.

Le travail se payait à raison d'une piastre par heure, en conséquence de l'abondance de l'or et de la rareté comme des prix extraordinaires des objets d'usage et de consommation.

Je venais de rencontrer, quelques jours après mon retour des mines, un jeune canadien que j'avais bien connu au Canada (au Collège de St. Hyacinthe) ; ce jeune homme était médecin, il arrivait d'une excursion aux mines de la Trinité, en Orégon, où il avait été blessé par un sauvage. Il était dénué de tout et presque livré au désespoir. Nous oubliâmes un peu nos misères en se revoyant après beaucoup d'années d'absence ; mais il me faisait peine de rencontrer dans une aussi triste position un ami de classe, un fils de bonne famille de mon pays.

Nous ouvrîmes, en société, un petit hôpital, pour les mineurs malades qui arrivaient des placers et venaient chercher la santé à San Francisco. Ce petit hôpital, que nous avions loué au prix de trois cents cinquante dollars par mois, consistait en quatre pôteaux entourés d'une toile, le tout abrité par un toit de la même étoffe ; huit hamacs étaient suspendus à l'intérieur et servaient de lits aux malades.

Mon associé s'occupait surtout de l'économie intérieure de l'établissement et moi des affaires du dehors. Je me rendais au port, chaque matin, à l'arrivage des vapeurs, et j'invitais les malades à venir recevoir nos soins à l'*Hôpital Canadien*. Il était facile de distinguer les mineurs malades à leur maigreur et à la pâleur de leur visage.

Le prix de la pension et du traitement des maladies était fixé à dix piastres par jour : un noir, bon et fidèle serviteur, apportait tous les jours le potage et le bouillon nécessaires aux pauvres patients ; pour ce service, nous lui donnions deux piastres régulièrement chaque soir.

L'établissement était en voie de prospérer ; nous refusions des malades faute de place pour les coucher ; mais, nous ne devions pas réussir longtemps. Mon associé redevenu prospère, au lieu d'en remercier Dieu, se livrait de nouveau à ses passions, il redevenait ivrogne et débauché : sa conduite ne tarda pas à chasser les malades de l'hôpital. Je vis bientôt moi même combien il était dangereux de demeurer associé avec ce malheureux ; bref, je fus obligé de fermer mon hôpital pour chercher un autre moyen d'existence.

Que Dieu pardonne à ce jeune débauché comme je lui pardonne tous les déboires et les ingrattitudes que j'endurai de sa part, lesquels m'ont appris, cependant, qu'il ne faut jamais désespérer de son sort.



Ce moment fut certainement la période de mon voyage où l'horizon s'est montrée le plus sombre pour moi ; car je venais de perdre beaucoup d'argent, lequel m'avait été avancé à titre de prêt, pour le loyer et l'installation de l'hôpital : il me fallait avoir recours à de nouvelles faveurs, sans être certain du succès. J'hésitais, lorsque, par un bonheur auquel je ne m'attendais nullement, je fis la connaissance d'un mineur qui arrivait de l'intérieur des mines de Chasta, mines situées sur les plus hautes montagnes du pays.

Il portait, dans le flanc droit, une large cicatrice nouvellement fermée, ce mineur, laquelle le forçait à boîter d'une manière assez sensible : il était français, jeune homme plein d'activité et connaissant parfaitement les langues espagnoles, portugaises et allemandes.

Le temps de faire sa connaissance fut celui d'établir entre nous une société dont les affaires ne demandaient l'emploi d'aucun capital : deux jours après, nous étions établis, au haut de la rue Commerciale et sur la rue Kearny.

En 1850 et 1851, on voyait donc sur la rue Kearny, une enseigne portant les mots "*Intelligence Office*" et plus bas "*Coffee house* ;" cette enseigne était la nôtre et la première de ce genre, avec celle de M. Joseph, un autre canadien établi sur la rue Montgomery.

A notre bureau venaient s'adresser les gens en besoin d'informations sur toutes sortes d'affaires, et, comme la science s'acquiert vite avec le besoin de connaître, nous eûmes bientôt réussi, de manière à satisfaire à toutes les demandes ; puis on trouvait chez nous à qui parler français, anglais, allemand, espagnol, portugais (*latin même* au pis aller) : le succès venait couronner nos peines et nos fatigues.

Aux lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici et qui sont encore disposés à ne me pas laisser en route, je vais fournir gratuitement quelques-uns des renseignements qu'on nous payait au poids de l'or en Californie. Je vais présentement donc dire quelque chose des hommes et des choses de la Californie, tels qu'on les trouvaient à l'époque dont il est ici question.

---

## XXI

### BUREAU DE RENSEIGNEMENTS.

Excités par la découverte continuelle de nouveaux placers et encouragés par les écrits plus ou moins véridiques des journaux du pays, les habitants de San Francisco ne cessaient de vanter au monde entier les trésors inépuisables de l'Eldorado, et les navires du commerce arrivaient, chaque jour, encombrés de passagers ou chargés de produits.

Des compagnies commençaient à organiser des voies de communication sur toutes les parties du territoire, et jusqu'aux endroits les plus reculés de l'intérieur.

Cinq ou six lignes de bateaux à vapeur parcouraient le trajet qui sépare les villes de San Francisco, de Sacramento et de Stockton : la concurrence entre ces différentes lignes donnaient aux nombreux voyageurs l'occasion de voyager comparativement à très bas prix.

Les milliers de gens qui affluaient vers ce pays, naguères ignoré du monde entier et désormais si connu, y venaient presque tous sans intention de s'y

fixer. On venait en Californie jouer à la fortune, on mettait comme enjeu sa santé, son bonheur, sa vie et souvent son salut contre un peu de poudre d'or. Ce jeu que tous jouaient dans le nouvel Eldorado n'était pas le seul cependant qui eut cours dans le pays.

Les jeux de hazards, encouragés par les autorités elles-mêmes, avaient pour temples de grands et spacieux édifices érigés sur la place la plus fréquentée de la ville ; on y attirait les victimes à la façon américaine, c'est-à-dire en faisant retentir l'air d'une musique bruyante, dont la grossière harmonie était produite à tant l'heure par des virtuoses, inspirés de musique comme le médecin de Molière l'était de médecine.

A côté de ces antres d'injustice et de pillage s'étaient des bouchons et des auberges dans lesquels on distribuait, selon les faveurs de la fortune, aux misérables des liqueurs frelatées et de la mauvaise piquette, à ceux que la fortune avait favorisé du Champagne qui, pour se vendre des prix fabuleux, n'en était pas plus champenois pour cela.

Tout cela ne suffisait pas cependant à la crapuleuse dissipation de la grande partie de cette population affolée et dévoyée de toute idée saine. Un théâtre nommé *le Théâtre Adelpi* exposait, entre autres choses obscènes, d'affreuses nudités. Les autorités, si toutefois ce nom pouvait avoir une signification au

sein d'un pareil état de société, les autorités permettaient ou laissaient faire tout cela ouvertement, effrontément, au son du tambour ; mais un bon jour le feu prit à l'impur édifice et tout un quartier de la ville fut avec lui consumé par l'incendie.

Il semble que plus l'homme résiste aux inspirations du bien, que plus il s'enfonce dans le mal, plus il se sent entraîné au tapage, aux spectacles, à la vie publique et agitée ; pour le cœur tourmenté de remords le calme de la vie de famille n'est point fait. La population de San Francisco à cette époque offrait un frappant exemple de cette vérité. A cette population, composée on sait comme, il fallait, semblait-il, tous les genres de distractions, toutes ces tapageuses exhibitions que cherchent avec une ardeur fébrile ceux qui veulent s'éviter eux mêmes : les clubs, les bals, les auberges, les théâtres, les cafés chantants, les luttes à coups de poing, les paris à tout propos, accompagnés de duels, de suicides, de meurtres, etc.

On avait importé les spectacles de tous les peuples, dans ce qu'ils ont de plus échevelé et de plus barbare.

Il y avait un amphithéâtre où se donnaient les sanglants spectacles de combats de bêtes sauvages, et dans lequel aussi on donnait des combats de taureaux.

Il arriva une fois que le tauréador, ayant fait un faux mouvement, au moment où son épée pénétrait dans la poitrine du taureau furieux, celui-ci enfonça ses deux cornes dans le corps du malheureux histrion ; l'homme et l'animal tombèrent expirant l'un près de

l'autre au bruit des trépignements de la foule qui applaudissait une pareille scène.

Depuis, paraît-il, la société ayant pris des allures un peu plus humaines, on a fait disparaître, du moins à l'extérieur, une partie de ces désordres. La police un peu organisée a mis un frein à cette liberté effrénée dont se vantaient, lors de mon séjour en Californie, grand nombre des nouveaux habitants de cette contrée, lesquels avaient leurs raisons à eux de maugréer contre les lois et la police des pays qu'ils avaient débarrassés de leur présence ; car s'il y avait bon nombre de braves gens qui se dirigeaient vers la Californie pour y travailler honnêtement à l'acquisition de moyens qu'ils avaient l'intention d'employer honnêtement, il faut bien dire que le plus grand nombre de ces émigrés se composait de l'écume de toutes les nations de la terre.

Au milieu de tout ce gâchis moral, au bruit de tout ce tapage et malgré tout le temps perdu par la dissipation et le vice, les améliorations matérielles allaient leur train : les objets d'usage et de consommation, que la population du pays n'avait pas le temps de produire, étaient importés du dehors, les capitaux tirés des mines payaient le travail de ceux qu'on occupait à niveler le terrain, à paver les rues, à

construire des quais, des magasins, des boutiques et des résidences.

A mesure que les négociants, fixés dans la contrée, augmentaient leur fortune ils sentaient renaître en eux ce besoin de calme et de repos dont l'homme, resté homme, ne perd jamais tout à fait le sens ; ce besoin de retraite à la douce chaleur du foyer domestique, ce dégoût du bruit des incommodités et des humiliations de ce qu'on appelle des affaires ou des plaisirs.

Au sein de ce tohubohu, de cette agitation, de cette dépense de temps, de santé et d'existence, le travail auquel se livrait la population produisait des richesses que les uns dépensaient follement, que d'autres ne pouvaient atteindre ; mais qui profitaient à un petit nombre dont la fortune s'élevait rapidement.

Les uns de ceux qu'on appelait heureux, par des moyens licites, d'autres par quelque moyen que ce fut, les uns en spéculant sur les objets de nécessité, les autres sur les passions même les plus honteuses, avaient déjà accumulé des sommes considérables : leurs demeures commençaient déjà à décorer les environs de la capitale californienne et, pendant qu'ils ornaient cette ville surgie d'hier de leurs superbes comptoirs, ils construisaient à la campagne des résidences où ils pussent aller avec leurs familles jouir du repos, du frais et de l'ombrage, loin des choses que plus que personne ils étaient à même d'apprécier à leur juste valeur.

Les bords de La Montagne qui font face à la côte du Présidio et une vallée charmante, située en arrière de la ville, sont les sites que devaient naturellement choisir et qu'ont choisi les favoris de la fortune pour y ériger leurs maisons de campagne. Dès l'époque de mon séjour en Californie, de nombreuses villas s'élevaient déjà du sein des massifs de verdure, des jardins et des accidents de La Montagne. Des hauteurs choisies pour assiette de ces résidences, la vue s'étend sur la côte et sur la mer. Des fenêtres et des portiques de leurs maisons gothiques, les marchands enrichis de San Francisco pouvaient voir s'éloigner ou s'approcher du port les navires instruments de leur richesse ; car les résidences de la Montagne, avec tous les agréments qu'offrent les bords de la mer sous un climat chaud, appartenaient surtout aux gros bonnets de la finance et aux grands négociants de toutes nations et de tous pays, fixés dans cette nouvelle patrie par les coups heureux de l'aveugle fortune.

La vallée dont je viens de parler et que les américains ont nommé *Happy-Valley*, située dans la direction opposée à la Montagne, a environ quatre lieues de circonférence : une route bordée d'arbres conduit de la ville à ce délicieux endroit qu'habitent des familles à l'aise et que fréquente les jours de fêtes toute la population de San Francisco.



C'est ainsi que cette population prenait petit à petit les allures d'une société stable : elle revêtait une physionomie nouvelle et plus douce par l'arrivée des familles : les figures naïves et innocentes des enfants devenaient de moins en moins une rareté au milieu des chemises rouges ou bleues des mineurs.

Aux tentes de coton, aux rudes abris de bois brut succédaient des habitations commodes, élégantes quelquefois. Les fondrières et les inégalités premières du sol sur lequel s'élevait la nouvelle métropole commerciale du Pacifique étaient nivelées ; des édifices, non pas comparables aux merveilles architecturales de l'ancien monde mais ne manquant pas d'une certaine beauté s'élevaient de toutes parts. Des quais, des ponts, des routes venaient faciliter les communications avec l'étranger et avec l'intérieur.

San-Francisco se munissait de tout ce que les besoins réels ou factices, rationnels ou absurdes réunissent dans les grandes villes de l'Union américaine, sur le modèle desquelles elle se façonnait avec la hâte et le débouloché yankés.

On ne sera pas surpris d'apprendre que, entre autres choses qu'avaient fait naître l'afflux de population sur cette terre, ainsi subitement devenue le rendez-vous de toutes les convoitises, les journaux ne furent pas

des derniers à voir le jour : il en est né et il en est mort plusieurs qui parlaient diverses langues, sans préjudice aux milliers de feuilles, dont les numéros par millions étaient jetés aux quatre coins de San Francisco par le vapeur de la malle, arrivant de Panama.

L'arrivée de ce vapeur de la malle venait à chaque quinzaine créer dans San-Francisco une agitation extrême. Il fallait voir courir la population, lorsque la boule du télégraphe du Port puis le canon du navire annonçaient l'arrivée de cette malle qui apportait des milliers de lettres et de journaux de toutes les parties du monde. Les gamins, car il y en avait à San-Francisco, les gamins couraient les rues en criant "*Le vapeur est arrivé ! Des nouvelles de New York ! Des nouvelles d'Europe !*" On se précipitait vers le quai avec ce fol entrain qui fait courir grands et petits vers n'importe quel objet ou quel spectacle, si insignifiant qu'il soit, qu'on signale à la badauderie de générations qui semblent chérir le bruit et le bousculement plus que le sage ne chérit le calme et la paix.

---

## XXII

### LA POSTE AUX LETTRES.

Du quai et de partout la foule se dirigeait vers le Bureau de Poste suivant à la file les voitures chargées des sacs nombreux de la malle californienne. On conçoit, en effet, quelle masse de correspondance devait produire une population dont toutes les relations de famille, d'amitié et d'affaires étaient à l'étranger. Les guichets de la poste aux lettres s'ouvraient enfin et les missives, écrites dans toutes les langues, venues de tous les coins du globe, se distribuaient à cette foule impatiente. Chacun après avoir reçu sa part se retirait un peu à l'écart et, là même dans la rue, on ouvrait ces communications qui annonçaient aux uns une bonne, aux autres une mauvaise nouvelle.

Plusieurs fois je me suis passé la fantaisie d'étudier cette foule au moment de l'ouverture des lettres : il me semblait lire sur les figures des lecteurs la signification des caractères tracés sur le papier qu'ils tenaient à la main ; souvent le pauvre exilé donnait des signes

non équivoques de sa joie ou de sa douleur. Celui-ci saisissait un portrait, ou tout autre objet, contenu dans sa lettre et le baisait avec transport, c'était le portrait d'une mère, d'une épouse, de chers enfants ou d'une fiancée laissés au pays et soupirant après le retour de l'objet aimé. Celui-là laissait tomber son bras avec la lettre que tenait sa main et se prenait à fondre en larmes ; la mort avait fait une ou des victimes parmi les siens !

Des marchands apprenaient qui un gain, qui une perte et le plaisir ou le désespoir dont ils étaient animés se retraçaient sur leur figure. C'est ainsi que selon les nouvelles apportées par la malle des milliers de personnes changeaient chaque quinzaine de résolutions et de position. Tel qui était venu en Californie pour y passer plusieurs années se disposait de suite à repartir par le vapeur qui lui avait apporté sa lettre ; tel qui venait de fonder un petit négoce s'en allait, du Bureau de Poste, fermer son comptoir tout nouveau pour prendre le chemin des mines. Des suicides avaient lieu à la suite de l'arrivée de presque chaque malle. A part du désir de faire fortune et des convoitises de divers genres, la Californie était alors le rendez-vous de misères de bien des genres ! Beaucoup, beaucoup de gens y avaient été conduits par des malheurs, suites de causes honteuses ; mais beaucoup y avaient aussi été conduits à la suite de nobles infortunes.

L'histoire d'un jeune français est restée dans la mémoire, j'en suis sûr, de presque tous ceux qui ont eu des relations avec San-Francisco. Ce jeune homme appartenait à l'ancienne noblesse de France : comme beaucoup de ces grandes familles, la famille du héros de cette petite histoire avait été ruinée par la Révolution. Les restes de l'antique fortune de la grande maison d'autrefois étaient employés à donner aux enfants une éducation digne de leur rang : le jeune homme dont il s'agit ici avait donc reçu une éducation parfaite.

Avant même de sortir des collèges et des écoles, il s'était pris d'amour pour une jeune personne noble, belle et accomplie, comme il était noble; beau et accompli, mais pauvre autant que lui. Avec plus de confiance que de prudence les jeunes fiancés, comptant sur la réalisation de je ne sais quelles espérances, s'étaient unis. A peine leur union avait-elle été consacrée au pied des autels, qu'ils virent leurs illusions s'évanouir et se trouvèrent aux prises avec des difficultés qu'aggravaient encore les exigences de leur position élevée dans la société.

C'était à l'époque de la fièvre californienne ! A la lecture des récits si chargés qui remplissaient alors les gazettes, l'imagination du jeune homme s'était enflammée et il résolut de laisser pour quelque temps sa jeune femme, pour aller forcer la fortune à lui ouvrir

le trésor des mines d'or du Nouveau-Monde. Il est facile de s'imaginer quels furent les adieux de ce couple ! La jeune femme ne pouvait se faire à l'idée de voir son mari, un des descendants des barons de France, héritier du noble sang des croisés, s'en aller creuser les vases de l'autre hémisphère, coude à coude avec toutes sortes de gens. Elle le voyait soumis aux humiliations, aux misères et surtout exposé à mourir et à mourir sans les secours de la Religion !... Puis se séparer !... Mais le jeune homme répondait à tout cela ce que répondirent tant d'autres, aux objections que la sagesse faisaient contre l'entraînement qui a poussé tant de victimes vers la Californie :

—On peut-être vertueux partout.... Je ne serai pas longtemps.... Je vais travailler bien fort, me contenter du simple nécessaire, on peut là se priver de choses indispensables ailleurs, s'adonner à des occupations qu'on ne voudrait pas prendre dans son pays... Dès que j'aurai *fait fortune*, je reviendrai par le chemin le plus court et nous serons heureux le reste de nos jours.

Rêves ! Illusions ! Châteaux dans l'espace ; quand souvent la misère où la mort ont déjà marqué leur victime en délire !

Enfin, le jeune homme partit : il s'adonna en effet à toutes sortes d'occupations, aux terrassements des rues, au travail des mines, etc., etc. Il amassait bien un peu d'or dont la quantité diminuait à mesure qu'il se

fatiguait ; mais il ne faisait pas la fortune rapide qu'il avait rêvée, il s'en fallait presque du tout au tout. Le découragement ne prenait point au jeune homme : car il était de forte race et bon chrétien ; mais les illusions s'étaient évanouies... Il songeait souvent que s'il eut employé dans son pays les sommes que lui avait coûté son voyage, avec tout le travail et l'oubli de ses aises dont il avait été si prodigue en Californie, sa position aurait été, à tout prendre, bien supérieure à ce qu'elle était alors.

Ce fut à cette époque qu'il reçut un jour une lettre de sa femme, ce n'était pas la première, mais ce devait être la dernière. La pauvre enfant, minée par le chagrin, écrivait de son lit de mort. La science, interprétant l'arrêt d'en haut, avait prononcé ; elle allait partir pour un monde meilleur, avant même que son époux ne put revenir pour lui faire ses derniers adieux.

Le jeune homme à la réception de cette lettre se hâta de laisser la Californie pour retourner en France... Il y trouva l'herbe déjà recouvrant le tertre sous lequel reposaient les restes mortels de celle qu'il avait aimé.

Cette histoire, connue à San-Francisco, avait inspiré tant de sympathie pour son héros qu'on a suivi depuis les pas de ce noble jeune homme. A la déclaration de

guerre entre la France et la Russie, il s'engagea comme simple soldat et partit pour l'Orient. Il fit toute la campagne de Crimée comme l'ont faite tous les guerriers français, et, en compagnie de milliers de braves, il mourut sur les remparts du fort Malakoff, en scellant de son sang un nouveau triomphe pour cette patrie qu'avaient si bien servi ses ayeux.

---



## XXIII

### UN PEU DE TOUT.

On a déjà pu voir combien diverses étaient les industries auxquelles se livraient d'ordinaire les immigrants californiens.

Une des industries qui donnait le plus de sûrs profits était le blanchissage. L'absence de familles et par conséquent la rareté de la population féminine faisait que cette industrie, laissée aux femmes dans les sociétés ordinaires, était en grande partie exercée par des hommes en Californie. Le prix du blanchissage était énorme : on payait une piastre par pièce de linge. Ce taux était cause que, souvent, on aimait mieux jeter dans la rue ou sur les quais des habits en partie usés que de payer pour les faire nettoyer.

On ne saurait se faire une idée du gaspillage qui se faisait de toutes choses au milieu de cette société, ainsi constituée en dehors des conditions connues précédemment dans les réunions d'hommes : on gaspillait sa santé comme le reste, et c'est de tous ces sacrifices que se sont constituées les fortunes du petit nombre de ceux que le succès a choisis dans ce pays nouveau.

C'était surtout, pour en revenir au blanchissage, sur les bords d'un petit lac d'eau douce situé près de la ville qu'étaient établies les principales blanchisseries de San Francisco : parmi tous ceux qui avaient adopté de préférence ce genre d'industrie et avaient choisi les bords du petit lac pour lieu de séjour était le sieur Brugier, blanchisseur français, qui a fait de cette sorte de superbes affaires. J'ai souvent rendu visite à ce charmant bôte qui avait entouré son logis d'une vigne, dont le vin lui servait à désaltérer les nombreux amis qu'il invitait à aller oublier chez lui le bruit et le tapage, et se soustraire quelques instants aux incommodités, à la poussière de la vie des rues de San-Francisco.

A propos des rues, disons un mot de celles de ces routes urbaines qui se distinguaient, à cette époque, par quelques traits d'un caractère particulier. Là où le veau d'or est adoré la finance et son monde ont la première place ; c'était surtout dans la rue Montgomery que les banquiers avaient élu domicile ; c'était là aussi qu'étaient les comptoirs des grands importateurs et des grands expéditionnaires. La rue Dupont renfermait surtout le Bureau de Poste et des théâtres. La rue Stockton habitée par des chiliens et la rue Sacramento par des chinois formaient comme deux petits mondes à part. La rue Commerciale, particulièrement française, était surtout occupée par des restaurants. Autour de la *Plaja Major* s'étaient les temples du

jeu et de la dissipation, sous les noms de *Eldorado*, *Exchange*, *Parker House*, *Verendha*, *Bella-Union*.

Mais laissons de côté ces mauvais lieux, pour aller nous reposer un peu dans l'endroit délicieux portant le doux nom de *La Mission*. Il est vrai que les scènes dont ce réduit charmant était alors le témoin n'étaient pas toutes, à beaucoup près, fort en harmonie avec la première destination de cet endroit, naguères consacré exclusivement à la prière ; car on y allait désormais pour s'amuser et surtout pour y assister à des courses de chevaux, sur lesquels s'engageaient des paris, suivis de querelles quelquefois accompagnées de blessures ou de mort.

*La Mission* est un endroit, sis à environ une lieue de la ville, qui rivalise de beauté avec *La Montagne* et *La Vallée* dont j'ai parlé. Cet endroit avait été choisi par les Pères Jésuites avec ce tact et ce goût si bien connus en Canada. Au milieu de côteaux et de bosquets délicieux, les bons Pères avaient construit en 1760 une petite église dans laquelle, tous les deux ou trois mois, les populations espagnoles et sauvages venaient assister à la mission qu'on y donnait. A l'époque dont il s'agit dans ce mien récit, la modeste chapelle était bien délabrée et menaçait ruine : heureusement qu'on a eu la bonne idée de ne pas

laisser disparaître ce pieux monument d'un autre âge de la Californie. L'église a donc été réparée et tout le monde, d'une commune voix, a conservé à ce lieu le nom vénéré de *La Mission*.

J'ai dit un mot en passant des chinois de la rue Sacramento, j'y reviens pour quelques détails de plus. La fièvre californienne avait tellement gagné le Céleste Empire que l'Empereur de la Cour du Milieu avait cru devoir lancer un édit, défendant à ses sujets d'émigrer vers la nouvelle contrée. Cet édit eut sans aucun doute l'effet d'empêcher un nombre considérable des enfants du soleil de se rendre en Californie, où se trouvaient néanmoins, vers 1851, plus de trente mille chinois distribués sur toute l'étendue du pays, mais par groupes distincts et faisant bande à part.

En général ces chinois comptaient parmi les populations les plus paisibles et les plus industrieuses de la Californie ; leurs succès comme mineurs étaient tels que les américains s'en montrèrent injustement et ignominieusement jaloux. A l'époque dont je parle, à la honte des américains qui ne cessent d'avoir le mot de liberté à la bouche, les malheureux chinois étaient l'objet de violences et de mauvais traitements de leur part, presque toutes les fois que leur nombre ou la présence d'autres nationaux n'étaient pas suffisants pour les protéger. Des associations yankées ont porté l'injustice jusqu'à chasser de petits groupes

de chinois de placers avantageux, découverts et mis en exploitation par ces paisibles et patients enfants de la Chine, et cela en contradiction aussi manifeste qu'odieuse avec la commune justice, avec les lois promulguées et les promesses faites aux émigrés de toutes les nations par le gouvernement américain, pour les inviter à venir exercer leur industrie dans cette partie du territoire de la république des Etats-Unis.

Il y avait encore une autre race, la noble race espagnole, qui, moins que les chinois mais de suite après eux, souffrait souvent de cette antipathie et de ces préjugés cruels et injustes qui sont comme un des points saillants du caractère de nos voisins.

La haine entretenue contre les espagnols par les yankées se décéla, entre autres circonstances, dans le cas d'une jeune mexicaine, et dans des conditions à soulever l'âme de tout honnête homme. A Placerville appelé par les américains *Hangtown*, un individu avait attenté à la pudeur d'une jeune femme qui, pour se défendre contre la brutale attaque de son agresseur, lui avait donné un coup de couteau dont le misérable mourut. C'était un cas de légitime défense, si jamais il en fut et, devant des hommes de cœur et de droiture, l'auteur de cette mort d'homme devait être tenue comme une héroïne et non comme une criminelle ! Mais

L'infâme insulteur de cette femme était un américain et la jeune personne était mexicaine, ç'en fut assez pour oblitérer tout reste de conscience au sein de la populace réunie à Placerville en cette occasion. On s'empara de la jeune mexicaine, en vertu de la loi de Lynch, c'est-à-dire des caprices de la cruauté d'une populace aveugle, ivre de liqueurs et altérée de sang. Les quelques mineurs non américains et surtout les mexicains, qui se trouvaient sur les lieux, tentèrent bien quelque chose pour soustraire la jeune femme au sort qui l'attendait, mais ils n'étaient pas en nombre et force leur fut de se retirer, pour n'être pas au moins spectateurs de l'atroce crime qu'on allait commettre.

Après un semblant de procès en plein vent fait à l'innocente, qui promenait sur cette foule ignoble un superbe regard de véritable supériorité, on la condamna à être pendue sur place : l'instant d'après, le cadavre de la fière et noble jeune femme s'agitait au sommet d'un gibet improvisé pour elle.

---

## XXIV

### LE COMITÉ-DE-VIGILANCE.

Livrée de plus en plus aux mains d'une troupe de bandits, dont les crimes ne cessaient de donner des craintes continuelles pour la sécurité des honnêtes citoyens, la Californie était devenue un pays plein de dangers et le repaire des plus grands scélérats de l'univers.

La ville de San-Francisco, soumise au temps de sa naissance à des autorités impuissantes à conjurer le mal et trop souvent complices de ces grands criminels, dont les noms sont devenus célèbres dans les annales du crime, San Francisco voyait arriver vers la région de l'or des centaines de misérables échappés de justice, venant de toutes contrées, mais surtout des colonies pénales anglaises et des pénitenciers américains.

Le suffrage de la démocratie californienne conduisait aux charges les plus importantes de la Cité et du gouvernement des affidés et des compagnons de ces terribles sociétés, qui ont effrayé si longtemps la classe honnête des citoyens, contrôlé les élections et organisé

le brigandage, au nom de la liberté et des immunités du peuple qu'on rançonnait.

Les journaux ne cessaient d'enregistrer, chaque jour, des épisodes de vols et de meurtres atroces commis par ces misérables et restés impunis.

La police, composée en grande partie d'hommes aussi pervers que les coupables, paraissait vouloir maintenir l'horrible position où se trouvaient les habitants de la ville.

Il fallait à cet ordre de choses un remède prompt et sûr, que les autorités malheureusement ne semblaient ni pouvoir ni vouloir chercher pour l'appliquer.

L'on commença par organiser une association, dont les diverses branches prenaient le nom de *comités de vigilance*, sur toute la surface du pays : le centre d'action se trouvait à San-Francisco, avec des ramifications dans les autres villes de l'intérieur.

Quelques citoyens des plus riches et des plus influents, contribuaient, pour de larges sommes, au budget de cette importante et utile bien que déplorable organisation d'une police nouvelle et secrète, établie en concurrence avec l'autorité.

Aux plus beaux jours de fortune et d'affaires de San-Francisco, alors que des milliers de mineurs



répandus sur les confins les plus éloignés du sol aurifère lui apportaient le fruit de leur travail, cette ville a eu ses jours de deuil et de tristesse. Le vice avait pris des proportions effrayantes et outrageantes pour la société ; d'autre part l'autorité légalement constituée ne protégeait pas le citoyen : les meurtriers, les voleurs, les incendiaires, les criminels de toutes sortes tenaient le haut du pavé et les honnêtes gens étaient mis au banc de ce que tous ceux qui veulent dominer à leur profit appellent l'opinion.

San-Francisco était devenu, par excellence, le séjour de cette troupe de bandits ; cette ville était entre leurs mains, et le crime, personnifié dans la personne de quelques *gentlemen*, paraissait en plein soleil, dans les rues, dans les maisons de jeux et dans ces repaires infectes de gens sans aveu et sans foi.

Huit cents membres admis à former une association secrète et indépendante de l'autorité, vint sur ces entrefaites, se constituer en ce fameux Comité-de-vigilance de San-Francisco.

Des chambres spacieuses et disposées pour les séances régulières de la société avaient été louées aux frais des membres eux-mêmes. Un tribunal d'enquête et d'action y siégeait chaque jour au bas de la rue Montgomery : quand on n'y était point occupé à juger et à punir les coupables on y était occupé à prendre de puissants moyens de protection pour sauvegarder les intérêts des citoyens.

Les villes de San-Francisco, de Stockton, de Sacramento et autres de l'intérieur et les routes publiques étaient sous la garde d'affidés secrets ; la maison du banquier, comme la tente du plus misérable individu, étaient l'objet d'une surveillance continuelle. A bord d'un navire, à bord d'un bateau-à-vapeur, en voyage comme au demeurant, le scélérat se trouvait de suite en contact avec la puissance sémi-publique sémi-occulte qui s'était, de soi-même, constituée en redressement de torts et en protectrice de la chose commune. Il avait fallu dépenser pour cette organisation des sommes considérables, et mettre sur pied une police des plus actives pour s'emparer des grands coupables et les conduire au terrible tribunal.

L'on se rappelle encore ce que coûta la capture de Wittaker en 1851 et celle de McKenzie son associé, pris sur la route de Monterey et conduits aux chambres de San-Francisco, où tous deux furent jugés et condamnés à périr sur l'échafaud.

Samuel Stuart venait de subir la peine de ses nombreux crimes au bout d'un des grands quais qui se prolongeaient en face de l'*Oriental House* : tout le corps des membres du Comité-de-Vigilance avait assisté, l'arme au bras, à ce terrible spectacle ; une foule immense groupée aux mâts des navires et sur les toits des maisons voisines, avait crié : Pendez-le ! (*Hang him up !*) Le corps suspendu du supplicié se balançait encore, mû par un reste de vie, lorsque

L'autorité constituée de la ville, représenté par le shériff, vint réclamer le cadavre de Samuel Stuart qui lui fut remis.

Comme j'ai déjà parlé de deux des scélérats dont je viens de signaler la misérable fin et de leur camarade Tom Sailor, je vais dire en peu de mots ce que coûta de peines et de démarches au Comité-de-vigilance l'affaire de les amener à justice. Ce court récit sera en même temps le meilleur moyen de faire connaître aux lecteurs les procédés de cette puissance en dehors des lois que la plus regrettable des nécessités avait forcé de placer à côté de l'autorité régulièrement constituée, pour la contrôler, y suppléer et la dominer même en certains cas.

L'incendie de la tente de Jones et le vol commis en cette occasion sur les bords de la Mercédès, vol dont j'ai fait connaître les circonstances à mes lecteurs, avaient causé beaucoup d'émoi dans les régions des mines et jusque dans la ville de Sacramento. On avait donné autant que possible le signalement des trois scélérats Tom, Wittaker et Stuart et les comités de vigilance des diverses localités tenaient à s'emparer de leurs personnes, d'autant plus que l'attentat de la Mercédès n'était pas le seul qu'on mit à leur compte.

A la faveur de divers déguisements, protégés par

des complices et grâce aux difficultés qui se présentaient à identifier des inconnus, au sein d'une population tout nouvellement arrivée sur le même terrain et sans cesse en mouvement, pendant quelque temps les trois affreux amis purent échapper aux limiers de la police de Vigilance. Samuel Stuart fut le premier saisi et le premier pendu comme je viens de le dire.

Wittaker sous le nom de Bob-Ned et Tom Sailor, sous je ne sais plus quel nom, habitaient depuis quelque temps Sacramento, lorsque la nouvelle d'un meurtre atroce, commis dans un endroit nommé Fourcade sur la personne de trois mineurs français, vint réveiller contre les deux amis des soupçons auxquels on n'avait pas précédemment donné de suites sérieuses. Les trois mineurs français furent trouvés dans leur tente percés de coups de poignards ; l'or, produit de leur long et pénible travail, avait été enlevé par les meurtriers.

Au bruit que faisait ce meurtre, les deux auteurs avaient senti qu'il leur serait impossible d'échapper aux recherches que les comités de vigilance avaient ordonnées sur toute l'étendue du territoire californien. San-Francisco étant, après tout, le lieu le plus sûr pour eux, ils prirent de suite la route qui y conduisait s'entourant de toutes les précautions possibles. Informés par leurs amis à leur arrivée à San-Francisco qu'on les signalait comme les auteurs de ce nouveau crime et que le Comité avait juré de s'emparer d'eux,

ils durent repartir de suite. Ils prirent le chemin de Monterey, poursuivis de près par trois agents vigoureux du Comité-de-vigilance. Pressé de trop près et ne voyant plus de chances d'échapper Wittaker, abandonnant son compagnon, s'enfonça dans les bois, se dirigeant à travers forêts et montagnes vers la Basse Californie; tandis que Tom Sailor, tombé aux mains de la police de vigilance, reprenait prisonnier la route de Sar-Francisco où il fut enfermé dans les cachots de la chambre du tribunal secret.

Amené devant les juges du Comité-de-Vigilance, Tom Sailor fit une confession générale de ses crimes et une série de révélations, dont presque tous les détails sont demeurés secrets mais dont assez fut rendu public pour jeter l'épouvante et la terreur au milieu de la population. Il existait une association de brigands dont faisaient partie des fonctionnaires, des hommes d'affaires jouissant d'une réputation honorable, plusieurs avocats de distinction et des juges. Les ramifications de cette société secrète étaient telles et le nombre des personnes haut placées qui se trouvaient compromises si élevé, que le Comité-de-Vigilance recula devant la rude besogne d'amener tous les coupables à justice devant son tribunal.

On eut recours à un moyen fort mitigé et fort peu rassurant pour les pays voisins. Ce moyen consistait à écrire à ces grands criminels des avis anonymes

contenant le récit de leurs méfaits, les noms de leurs associés de bas étages et autres détails capables de démontrer, à n'en pas douter, que les ténébreuses opérations des associés étaient parfaitement connues; tout cela était suivi d'une sommation d'avoir à vider les lieux dans un délai fixé, sous peine d'être amené dans la salle du Comité-de-Vigilance pour de là passer à l'échafaud. Ces avis eurent l'effet désiré et, dans l'espace de quelques mois qui suivirent les révélations de Tom et d'autres révélations amenées par les premières, plusieurs personnages fort vantés jusque là par les journaux abandonnèrent la Californie.

Immédiatement après les révélations de Tom Sailor, le Comité-de-Vigilance n'avait point perdu de temps pour mettre ses plus fins et plus solides limiers à la poursuite de Wittaker et de McKenzie dont j'ai dit plus haut la fin bien méritée. Ces recherches eurent un plein succès. McKenzie d'abord, puis Wittaker quelques jours après furent arrêtés. Ils subirent ensemble leur procès, dans le cours duquel on obtint de nouveaux et utiles renseignements sur l'association secrète des bandits californiens.

Les deux scélérats Wittaker et McKenzie étaient condamnés à mort; le jour de leur exécution était fixé à un vendredi du mois d'Août. En attendant, les condamnés étaient détenus dans les cachots situés

dans la maison même où siégeait le Comité-de-Vigilance.

Dans la nuit de jeudi au vendredi fixé pour l'exécution, le shérif, accompagné d'une force imposante choisie dans la police régulière de la ville, vint surprendre les quelques gardiens appostés par le Comité-de-Vigilance, devenu un peu trop confiant dans sa force morale, et se fit remettre les deux prisonniers Wittaker et McKenzie qu'il conduisit dans la *prison commune*, sur accusation de meurtre et de vol, pour y être détenus jusqu'à instruction et jugement devant les tribunaux réguliers.

C'était la première fois que l'autorité constituée portait une main violente sur le Comité-de-Vigilance et lui arrachait ses prisonniers à force ouverte et armée. Quand le bruit de cet enlèvement se répandit dans la ville on crut à une lutte acharnée, à une véritable guerre civile et, par conséquent, on s'attendait à voir couler le sang dans les rues ; toute la partie de la population étrangère aux secrets des autorités constituées et aux secrets du Comité-de-Vigilance, et c'était l'immense majorité, fut saisie d'une panique que ne justifiaient que trop les circonstances ultra malheureuses dans lesquelles se trouvaient la société californienne à cette époque.

Il n'en fut rien cependant et pas une seule goutte de sang ne coula dans la rue : seulement, le Dimanche suivant, 24 Août 1851, le moment d'après que les cloches des diverses églises venaient d'appeler à la prière le peuple dont les flots se pressaient dans toutes les directions, on vit une voiture, traînée par quatre chevaux et montée d'hommes armés, se diriger au galop de la prison commune vers les chambres du Comité-de-Vigilance. Au fond de cette voiture gisaient, plus morts que vifs, Wittaker et McKenzie qu'on venait d'arracher aux autorités constituées, par un coup de main aussi hardi qu'habilement monté.

La foule courait sur les traces de la voiture, en criant : — *Hang them* (pendez-les) ! Le Comité-de-Vigilance avait de ses membres et de ses employés de distribués sur tout le parcours et aux alentours de la salle de son tribunal où la voiture ne tarda pas à arriver, suivie de près par des milliers de gens avides de jouir du spectacle qu'on imaginait bien devoir suivre cette aventure.

La voiture s'arrêtant au seuil de la Chambre du Comité-de-Vigilance, on en descendit les prisonniers qui furent plutôt portés que conduits dans l'intérieur. Un instant après, un homme vêtu de noir apparut dans une des croisées de l'édifice ; il adressa quelques mots à la foule qui ne dut certainement rien



entendre, tant les cris de *Hang them ! Hang them !* faisaient de bruit.

Presqu'au même instant sortaient de deux fenêtres du troisième étage deux appareils, au bout desquels étaient suspendus deux hommes qui s'agitèrent quelques minutes puis ne laissèrent plus, en face et au-dessus de la populace réunie en ce moment au nombre de plusieurs milles, que deux cadavres livides et hideux à voir, ainsi suspendus dans l'espace.

C'était ainsi que s'administrait la justice en Californie au temps dont il est question dans ce récit. Au reste la *loi de Lynch*, comme on appelle aux États-Unis la mise à mort d'un individu par la populace ou un tribunal créé de soi, n'était pas une invention californienne et n'a pas été appliquée seulement dans l'État de Californie : le Comité-de-Vigilance n'avait eu qu'à l'adopter ; mais on conçoit que la société au sein de laquelle de pareilles choses peuvent avoir lieu impunément et au défi de l'autorité régulière, bien plus, où de pareilles choses semblent quelquefois en quelque sorte justifiables est une société que le christianisme n'anime pas de son souffle vivifiant.

---

## XXV

### LE TERRITOIRE CALIFORNIEN.

J'aurais pu donner, aux récits des aventures des bandits californiens et au chapitre de la démoralisation qui régnait alors au pays de l'or, une étendue vingt fois plus considérable ; mais je n'ai point l'intention de faire le roman de la vie réelle des scélérats et des misères morales de la population californienne ; encore moins voudrais-je fournir un aliment à ce goût morbide et dépravé pour les peintures de ce genre, qui fait que les détails dégoûtants d'un procès criminel sont lus avec plus d'avidité que les meilleurs écrits des meilleurs écrivains sur les meilleures des choses. J'ai dit un mot des crimes et des criminels, des vices qui s'étaient donnés rendez-vous en Californie, pour faire connaître cette société surgie d'un bond dans les solitudes des bords du Pacifique, et pour montrer les conséquences qui résultent de la poursuite des richesses et des plaisirs en dehors de l'idée du bien et du devoir. Présentement je vais consacrer un court chapitre au sol californien.

La Californie comme on sait appartenait naguères

au Mexique, elle se divise en Haute et Basse Californie ; c'est de la première et de la plus considérable de ces deux portions dont je parle dans ces notes, laquelle a été cédée aux Etats-Unis en 1848. L'Etat de Californie est borné au Nord par l'Orégon, à l'Est par l'Utah et le Nouveau Mexique, au sud par la Basse Californie ou la Californie mexicaine, et à l'Ouest par l'Océan Pacifique. Cet Etat a une longueur, dans le sens du Nord au Sud, de 720 milles environ et une largeur de l'Est à l'Ouest d'à peu près 240 milles.

Ce pays est traversé dans presque toute sa longueur par deux chaînes de montagnes, celle de Contra-Costa qui longe les côtes et la chaîne de Sierra Nevada dans l'intérieur. Le territoire de la Californie est en général accidenté et composée de plateaux, de vallées, de côteaux et de pics s'élevant par échelons, les uns au dessus des autres, jusqu'aux sommets des chaînes de montagnes que je viens de mentionner. Les deux principales rivières sont la rivière Sacramento et la rivière San-Joachim qui toutes deux, la première venant du Nord, la seconde venant du Sud, s'unissent au centre du pays pour se jeter en commun dans une grande baie intérieure, la Baie de Puéblo qui communique avec la mer par un détroit commun à elle et à la baie de San-Francisco : admirable disposition de lieux qui a fait choisir le site de San-Francisco pour emplacement de la métropole commerciale américaine de la côte du Pacifique. Les

deux rivières que je viens de nommer coulent au milieu de deux vallées limitées par les deux chaînes de montagnes de Contra-Costa et de Sierra-Nevada : une foule de rivières, arrivant de ces montagnes et coulant de l'Ouest et de l'Est viennent unir leurs eaux à celles du Sacramento et du San-Joachim.

Le climat de la Californie est sec dans la saison de l'été, au point que le sol s'y durcit quelquefois et que les arbres qui n'enfoncent pas profondément leurs racines au-dessous de la croute qui se forme à la surface ne réussissent pas partout : les pluies de la saison humide sont abondantes, ce qui rend les rivières de San-Joachim et de Sacramento sujettes à des crues rapides qui causent des inondations désastreuses. C'est au point que, dès aujourd'hui, bien qu'on ait à peine commencé le déboisement dans l'intérieur du pays, on est obligé de construire des levées et d'exécuter d'autres travaux pour mettre les villes et villages à l'abri de malheurs. Depuis l'époque où j'écrivais ces notes sur le sol californien, la ville de Sacramento, capitale de l'État de Californie, a été d'un coup presque ruinée par une de ces terribles inondations.

Le sol de ce pays est fertile et propre à presque toutes les cultures : On y a introduit avec succès la

culture de la vigne et du verre-à-soie et depuis quelques années les exportations du pays comprennent une certaine quantité de produits agricoles. Mais ce qui fait la richesse actuelle comparative de la Californie ce sont les mines. A part de l'or, on trouve en divers endroits du territoire des mines d'argent et de cuivre très productives, et des mines de mercure d'autant plus précieuses qu'elles servent à l'exploitation des métaux précieux qui en sont voisins.

L'or se rencontre partout dans l'intérieur. D'abord on se contentait pour l'extraire de la terre des moyens les plus simples et les moins coûteux, les lavages à la main ou par de petites machines ; mais depuis on a formé des compagnies puissantes qui emploient des moyens plus dispendieux, mais devenus nécessaires par l'appauvrissement des placers d'abord exploités à la main. On extrait aussi l'or du quartz aurifère : tout cela s'exécute par des procédés dont je n'ai pas besoin de donner ici la description.

Rien n'était plus amusant, au milieu des mineurs, que d'entendre développer les hypothèses par lesquelles on tentait d'expliquer la présence de l'or au sein du sol californien et les calculs auxquels ces hypothèses donnaient lieu. Les uns, s'imaginant que tout cet or

venait d'une source commune qu'ils se figuraient comme un massif de montagne, ne perdaient pas l'espoir, à force de prospector, d'arriver un jour en face de cette masse, à même laquelle il leur serait si facile de se tailler d'immenses fortunes; d'autres attribuaient l'or californien aux éruptions de volcans qui auraient projeté avec leur lave le brillant et trompeur métal, puisé dans les entrailles de la terre.

C'est à ce dernier avis que se rangent les sauvages du pays dont les légendes racontent que l'or s'est répandu en Californie sous forme de pluie. Dans ce temps-là, disent-ils, toutes les montagnes étaient en feu et l'or, sortant des volcans avec la vapeur et la fumée, se répandit partout en gouttelettes plus ou moins tenues que les inondations ont ensuite mêlées avec la terre.

La Californie est un beau pays plein de ressources et qui ne peut manquer, par son admirable situation, d'acquérir une très grande importance au milieu des contrées des bords de l'Océan pacifique. Beaucoup n'y ont trouvé que des désenchantements et des déboires; cela se comprend et cela vient de ce que tous les pays du monde ont chacun des avantages et des désavantages. L'homme assez insensé donc pour croire qu'il rencontrera sur la terre un endroit ou tout

aille à sa guise et selon le caprice de ses convoitises, ne peut manquer de marcher de mécompte en mécompte. Combien de mes compatriotes n'ont-ils pas abandonné notre beau Canada pour n'aller recueillir sur une terre étrangère, que des chagrins et des regrets ! Il faut rendre justice aux autres pays ; mais il faut s'attacher au nôtre et ne pas tout voir et tout peindre en beau ailleurs et en laid chez nous.

A tout prendre, les canadiens sont mieux en Canada que partout ailleurs : c'est la morale de mon voyage, comme c'est le cri du cœur de tout véritable enfant du Saint-Laurent et de l'Eglise du Canada.

---

## XXVI

### UNE EXCURSION DANS LES MINES DU NORD.

Le feu venait de consumer à San Francisco six grands blocs ou carrés de maisons, et de balayer tout ce qui, dans ces vastes quartiers de la ville, se rencontrait de comptoirs de commerce, de maisons de jeu et de lieux de débauches. L'incendie avait commencé au haut de la rue Stockton, un Dimanche au matin.

La population en partie ruinée, sans asyle, sans vêtement, sans nourriture, s'empressait de recourir au seul remède propre à lui redonner son existence, ce remède était toujours *les mines*. Au moins, on n'y pouvait pas mourir de faim et les bateaux à vapeur, chargés de passagers, transportaient à l'intérieur les nombreuses victimes, pour qui San Francisco n'était plus qu'un lieu de misères et de peines.

J'avais participé au malheur des autres : le bureau que j'occupais en société avec mon jeune associé,



M. Louis Duchesnay, fut réduit en cendres, détruisant en quelques minutes notre beau mobilier dont nous avait fait cadeau une Dame canadienne résidant à San-Francisco. Mon associé avait eu le bonheur d'obtenir une place à bord d'un bâtiment de l'Etat en exploration de la Côte, et je me voyais, de mon côté, forcé d'aller demander à la terre des mines sa poudre d'or.

L'envie de visiter Sacramento, que je n'avais pas encore vu, et les nouvelles de richesses immenses, que d'heureux travailleurs rapportaient chaque semaine des mines du Nord, me décidèrent à porter mes pas de ce côté.

Près de deux cents milles séparent San-Francisco de Sacramento. Après avoir quitté le premier port, à bord d'un élégant bateau à vapeur, nous voguions sur les baies de San Francisco et de Pueblo, pour arriver à la petite ville de Benicia. Quelques minutes d'arrêt, et nous entrons bientôt sur la rivière Sacramento, bordée de forêts et de *ranchos* des plus pittoresques.

Les bords de cette rivière très étroite sont peu élevés et très souvent inondés, à la moindre crue des eaux. La profondeur de son lit offre un passage sûr et toujours ouvert. En certains endroits, le Sacramento est si étroit que deux vapeurs pourraient à peine passer l'un près de l'autre.

## Les Soirées Canadiennes pour l'année 1865.

---

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription aux "*Soirées Canadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement, **UNE PIASTRE.**

Les séries de 1861, 1862, 1863 et 1864 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

Des personnes, amies des "*Soirées Canadiennes*," ayant exprimé leur étonnement de ce qu'on ne leur a pas adressé, dès le commencement de l'année et avant la réception du montant de l'abonnement, les livraisons de 1864, nous prenons cette occasion de leur offrir, avec nos remerciements pour leur bienveillante sympathie, l'explication de notre manière d'agir.

Nous avons, à l'exemple des journaux et revues d'Europe, mis pour condition d'abonnement le paiement d'avance ; une pareille règle ne souffre pas d'exception, attendu que l'exception constituerait, en quelque sorte, une injustice envers tous les autres souscripteurs. Nous sommes persuadés que cette simple remarque fera comprendre l'exactitude de notre pratique qui, nouvelle ici, est générale en France et dans tous les grands centres de publicité, où tout le monde s'y soumet avec plaisir dans l'intérêt de tous.

**BROUSSEAU FRÈRES,**

Québec, Rue Buade, No. 7.

Québec, 1865.